

D'UN LIVRE À L'AUTRE

conflit de
civilisation dans :

le lion et la perle

L'histoire de la colonisation a créé une situation particulière en Afrique. Les puissances impérialistes se sont servies de la culture pour assurer leur domination politique et économique sur le continent noir. Mais la nature de la colonisation (colonies d'exploitation et non de peuplement) et les faibles moyens mis en œuvre en matière d'éducation n'ont pas permis le déracinement de la culture traditionnelle. L'Afrique demeure divisée en deux. La civilisation africaine rayonne sur des secteurs bien déterminés : les villages et les quartiers peuplés des grandes cités modernes. L'Occident marque sa présence par ses techniques et l'emprise qu'il exerce encore sur nos écoles et nos universités. Sous une apparence pacifique ces deux civilisations se livrent cependant un combat sans merci dont l'issue ne peut être que la disparition de l'une ou de l'autre. Wole Soyinka, dans sa pièce *Le Lion et la Perle* attire l'attention de son public sur ce problème. Il essaie de montrer les forces en présence et les moyens dont elles usent pour se neutraliser ou se détruire. Si l'une ou l'autre de ces fins ne se réalise pas, ne vont-elles pas s'acheminer vers un compromis ?

Les forces de la tradition

L'action dans *Le Lion et la Perle* se déroule dans un village. Mais cet îlot de la culture traditionnelle n'est pas aussi vierge que Baroka ne le croit. Il se trouve près de Lagos : poste avancé de la civilisation occidentale. La muraille du village d'Iloujinlé est quelque peu lézardée. L'école moderne y exerce une attraction fébrile sur les enfants et leurs parents. Les messagers du « monde extérieur » y apparaissent et disparaissent : les incursions du photographe et du topographe. Mais ce remue-ménage ne trouble pas la conscience des suppôts de la tradition à Iloujinlé. Ils se sentent chez eux. Ils comptent sur la force de l'expérience acquise au cours des siècles pour mettre l'agresseur en déroute. Iloujinlé est le bastion de la tradition. Ses institutions séculaires demeurent inchangées. Investi de pouvoirs temporels et spirituels, le Balé préside aux destinées du village. Il pratique la polygamie et continue d'enrichir son harem de nouvelles épouses :

« Je change aussi de femmes dès que j'ai appris à les fatiguer. » (2)

Le Balé est fier de sa culture et il respecte ses coutumes. L'ameublement de sa chambre à coucher est d'un style qui ferait plaisir à ses ancêtres. Il vit dans une : « riche chambre à coucher couverte de peaux d'animaux et de tapis » (3).

La tradition n'aime pas les innovations. Les villageois restent fidèles à leur chef et à leur mode de vie. Ils sont conservateurs. Sidi reste sourde aux remarques constantes de Lakounlé. Elle ne veut pas se soumettre et crie sa révolte à Lakounlé :

« Encore ça ? Figure-toi que j'ai fait le pli si haut et si serré que je peux à peine respirer. Tout cela à cause de ses reproches continuels. Il faut pourtant que je dégage mes bras pour pouvoir m'en servir. Ne le comprends-tu pas ? » (4).

Lakounlé ne semble pas comprendre que le port des vêtements est lié aux conditions sociologiques. Il en est de même pour le mode de production. Sidi est heureuse de porter un seau sur la tête. Elle entend respecter les conventions sociales. C'est pour cette raison qu'elle insiste sur le

versement de sa dot. Elle veut se conformer à la tradition. Le mariage se fera selon la coutume :

« Je l'ai dit et je le répète : je t'épouse aujourd'hui, la semaine qui vient, ou n'importe quand tu voudras. Mais il faut d'abord que ma dot soit versée. » (5)

Elle ne veut pas paraître ridicule dans son milieu. Le mariage sans dot a une signification infâmante :

« Ils diront que je n'étais pas vierge, que j'étais forcée de vendre ma honte en t'épousant sans dot. » (6).

L'attachement de Sidi aux usages de son milieu ne s'arrête pas là. Elle est prête à les défendre s'ils sont attaqués. La maternité chez la femme africaine est une chose sacrée. Elle dresse l'oreille et s'enquiert auprès de Lakounlé sur ce point :

« Est-ce que tu te mettras à bafouer la maternité chez la femme ? » (7).

Respectueuses des formes traditionnelles, les femmes du village ne peuvent avoir que du mépris pour Lakounlé. Elles feraient chorus avec Sidi pour condamner les manières relâchées de Lakounlé :

« Non ! je t'ai dit que je déteste ce bizarre et malsain mouvement de bouche que tu exécutes. » (8).

Ce baiser, car tel est le nom de ce bizarre mouvement de bouche, fait irruption dans le cours paisible de la vie du village. Il offusque la vue des bonnes gens. Il est comme ces lois faites par et pour d'autres peuples et qui s'infiltrèrent insidieusement dans cette petite localité pour en troubler l'ordre. Le Balé en parle avec ironie et sarcasme :

« A l'instigation de l'instituteur, mes domestiques ont été amenés à former ce machin qu'ils appellent Syndicat des Travailleurs du Palais. Et en accord avec des villes modernes, c'est aujourd'hui leur jour de congé. » (9).

L'univers traditionnel vit replié sur lui-même. Il a ses propres lois et est jaloux de son autonomie. D'humeur batailleuse, il se tient en alerte permanente. Il rejette automatiquement les corps étrangers pour jouir de sa pureté originelle. C'est dans cette disposition d'esprit que le

(1) Wole Soyinka, *Le Lion et la Perle*, Editions Clé, Yaoundé.

(2) Op.-cité p. 54.

(3) Ibid p. 35

(4) Ibid p. 8

(5) Ibid p. 12

(6) Ibid p. 13

(7) Ibid p. 13

(8) Ibid p. 14

(9) Ibid p. 49

trouve la provocation de l'agent de la civilisation occidentale.

les forces du progrès

L'attaque se fait ici par personne interposée. Le porte-parole du « monde extérieur » est Lakounlé, l'instituteur du village. Mais Lakounlé trouve en face de lui un défenseur rusé de la tradition, Baroka. Ce dernier est rompu aux manières et ruses du monde africain. Son langage est énigmatique et plein de sagesse. Ces deux protagonistes accentuent la division du village en deux clans rivaux.

Lakounlé s'attaque personnellement au Balé. Il le considère comme le principal soutien et l'incarnation même des usages traditionnels. Lakounlé amoureux de Sidi, la belle du village, pense aussi que Baroka pourrait lui ravir sa bien-aimée. Mais ceci n'est qu'un facteur secondaire dans la lutte qui l'oppose à Baroka. Il le combat parce que le chef du village apparaît à ses yeux comme un adversaire redoutable de l'évolution des habitants d'Ilujuinlé. Il dira en parlant de Baroka :

« Oh ! c'est un fieffé coquin, ennemi juré de notre évolution. » (10).

Il le méprise également pour ses faiblesses. Il condamne son égoïsme et sa sensualité bestiale. Baroka est dédaigneusement qualifié de :

« Insatiable coureur » (11).

« Vipère lubrique » (12).

La conduite déréglée du Balé a des conséquences néfastes, selon Lakounlé, sur la communauté villageoise. Elle est un obstacle à tout esprit d'invention. Le village, à la suite de son chef, s'adonne aux plaisirs et ne songe pas à faire les réformes indispensables à l'amélioration des conditions de vie de ses habitants. Lakounlé plaide pour l'éradication des coutumes qu'il estime :

« sauvage, barbare, démodée, ex-communiée, archaïque, dégradante, humiliante, inutile, rétrograde, aberrante, imbuvable. » (13).

Ce chapitre est très chargé. On y range facilement la suppression de la dot, la décence dans le port des vêtements, les bonnes manières, comment courtoiser une jeune fille,

l'amélioration des conditions de travail en milieu rural. Mais au lieu d'allonger cette liste, laissons Lakounlé annoncer son programme à Sadikou, la doyenne du harem du Balé :

« D'ici un an ou deux, je te le jure, il y aura quelque chose de changé dans ce bourg. La dot sera coutume oubliée et les femmes pourront prendre place à côté des hommes.

Une route carrossable passera par ici et nous apportera les habitudes de la ville. Nous achèterons à toutes les femmes des casseroles d'aluminium. Les poteries sont primitives et anti-hygiéniques. Aucun homme n'aura droit à plus d'une femme, sinon ils deviendront impuissants trop tôt. Le chef n'ira plus à cheval, mais en voiture, ou du moins à bicyclette. Nous brûlerons la forêt, nous abattons les arbres, puis nous planterons un jardin public pour les amoureux. Nous imprimerons des journaux tous les jours, avec des photos de filles aguichantes. L'univers jugera notre progrès d'après les femmes qui remporteront les concours de beauté. Pendant que Lagos ouvre chaque jour de nouvelles usines, nous ne savons que jouer à l'« ayo » et cancaner. Où donc se trouve notre cours de danses modernes ? Qui sait ici organiser un cocktail ? Il nous faut être du siècle avec les autres ou bien vivre oubliés du reste du monde. Nous devons abandonner l'usage du vin de palme et nous mettre à la tasse de thé avec le sucre et le lait. » (14).

Nous reconnaissons que l'exécution de ce plan d'action amène Lakounlé à rejeter le mode de vie traditionnel et à adopter sans discrimination le modernisme. Mais Lakounlé est-il l'homme qu'il faut pour appliquer honnêtement ce programme ? Dispose-t-il de moyens adéquats ?

Lakounlé s'illustre par ses maladresses et sa naïveté. Il aborde sa tâche avec un équipement mental dérisoire. Tous ses assauts échouent piteusement. Il a voulu se mesurer au vieux lion sur deux plans bien différents : l'amour et la politique. En amour, Lakounlé n'est pas positif. Il est même inefficace. Il se plaît à baiser la joue de Sidi et à lui donner des noms dont elle ne saisit pas le sens profond. Son amour platonique ne secoue pas la sensi-

bilité traditionnelle de Sidi. En se faisant le champion du mouvement féministe, il ne convainc pas Sidi. L'égalité de l'homme et de la femme est une conception étrangère à sa culture. Elle considère que la polygamie, en soi, n'est pas un mal. Elle établit un équilibre économique et social dans la communauté noire. L'agriculture pratiquée avec des instruments rudimentaires a besoin de bras. L'homme et ses épouses unissent leurs efforts pour accroître la production et enrichir le groupe familial. Elle offre également un autre avantage appréciable à la société. Iloujuinlé ne connaît pas la prostitution qui ronge Lagos. Sidi et Lakounlé ne peuvent s'entendre sur ce point. Sidi est enracinée dans son terroir alors que Lakounlé, coupé de la tribu, occupe une position de « perroquet » dans l'univers culturel occidental. Sadikou sait que l'instituteur du village n'est qu'un palfrenier de la science occidentale. Elle le nomme : « rejeton de la sagesse étrangère » (15).

Lakounlé est un désaxé. Il n'a aucune connaissance approfondie dans l'une ou l'autre culture. Il ne sera jamais un homme de conception. Sa connaissance du milieu lui cause la perte de Sidi. Lakounlé est bavard. Il ignore que l'excès de badinage avec les jeunes filles est considéré dans nos villages comme un signe d'impotence. Sidi le lui reproche d'ailleurs sans ménagement :

« Tu causes, tu causes et tu me casses les oreilles de mots qui font toujours ronron et qui n'ont ni queue ni tête. » (16).

Lakounlé est verbeux et inefficace en amour. Les femmes l'assimilent facilement à un eunuque. Sidi le rejette parce qu'il n'est pas viril : la virilité étant une des valeurs fondamentales de la société traditionnelle. Devant son insistance, Sidi le rappelle à la réalité avec étonnement :

« As-tu réellement cru que toi et moi... Quoi ! As-tu pensé qu'après lui je pourrais supporter le contact d'un autre homme. Moi qui ai senti la force, la jeune et perpétuelle ardeur de la panthère de la forêt ? Et j'irai choisir une lavette, un spécimen imberbe d'homme pas mûr. » (17).

(10)	<i>Ibid</i>	p. 32
(11)	<i>Ibid</i>	p. 28
(12)	<i>Ibid</i>	p. 34
(13)	<i>Ibid</i>	p. 13

(14)	<i>Ibid</i>	p. 47
------	-------------	-------

(15)	<i>Ibid</i>	p. 67
(16)	<i>Ibid</i>	p. 12
(17)	<i>Ibid</i>	p. 73

Sidi a longtemps attendu la manifestation de cette ardeur. Elle avait souhaité fondre son beau et voluptueux corps dans cette vigueur virile, génératrice de vie. Avec la perte de Sidi, Lakounlé ne peut plus continuer la lutte sur d'autres champs de bataille. Son programme était plus féministe que politique et social. Sidi, en regagnant le camp de la tradition, a ruiné les espoirs du maître d'école et assuré sa défaite.

L'échec de Lakounlé s'explique par sa gaucherie et son manque de réalisme politique. Avec Lakounlé, c'est l'agent du modernisme dans un village retiré qui s'écroule. C'est un romantique, qui accepte sans discrimination l'apport culturel de l'Occident. Les transformations politiques, sociales et culturelles sont, à ses yeux, plutôt un rêve. Il est naïf, son programme ne repose sur rien de sérieux. Il parle de casseroles, jardins pour amoureux, etc.

Lakounlé apparaît comme une caricature du modernisme. Sa présence dans la pièce couvre de ridicule les conceptions fantaisistes de développement que soutiennent certains intellectuels africains. Le jeune évolué a été écrasé par le vieux lion du village.

l'intégration des valeurs

La déconfiture et l'effacement du messenger de l'Occident laisse apparaître l'auguste figure du patriarche d'Iloujinlé. Il a temporairement essuyé les injures et connu le mépris. L'Occident, au moyen de sa technique, ne l'a-t-il pas humilié, disgracié ? Son pas sage suscite souvent des réflexions désobligeantes de la part des jeunes filles du village qui ont pu tourner les pages du livre de « l'être venu de ce fou de monde extérieur ». Le Balé n'y figure pas en bonne page et on souhaite même qu'il n'y apparaisse pas du tout :

« Oh ! que si. Mais il aurait mieux valu pour le Balé qu'on l'oublie tout à fait. Son image est quelque part dans un petit coin du livre, et encore ! ce petit coin même, il le partage avec les cabinets du village. » (18).

Baroka est patient. Il sait attendre son heure. Rusé comme un renard, le Balé observe et note les erreurs des défenseurs du modernisme en silence. Il apprend, et fourbit ses

armes. Sa contre-attaque sera réaliste. Iloujinlé vient d'être secoué. Baroka a conscience de l'épreuve que le village vient de traverser. Il lui appartient d'en tirer les leçons. Il le fera en traditionaliste convaincu. La tradition évolue en dehors des règles élaborées par des agents extérieurs. Elle obéit toujours à son propre dynamisme interne. Elle ne veut pas être bousculée dans sa lente progression. Le Balé au fait du processus d'évolution de la tradition et de l'arrogance du modernisme consent à faire les réformes indispensables à la survie d'Iloujinlé. Cet ultra-traditionaliste est lucide et rassurant lorsqu'il parle de l'évolution du pays à Sidi :

« Je ne déteste pas le progrès, mais seulement sa nature qui rend pareils tous les toits et tous les visages. Et le souhait d'un vieillard solitaire, c'est qu'ici et là, parmi les ponts et les routes meurtrières... entre le moment et le coup de balai irresponsable des années à venir, nous puissions préserver de vierges îlots de vie... » (19).

Tout le monde souhaite le progrès en Afrique. Mais une crainte persiste. On redoute « le coup de balai irresponsable » donné à la civilisation noire par des êtres inconscients comme Lakounlé. Et Baroka n'est pas partisan de tout changement qui se caractérise par l'uniformité et fait table rase des vestiges du passé. Le progrès ne doit pas se présenter comme une brutale irruption des valeurs étrangères dans une paisible communauté rurale où il trouble l'ordre établi et déforme l'image même de toute la société. Cette violence ruine tout espoir de régénération de la civilisation déracinée. Mais après la conquête, les nouvelles structures sociales n'inspireront confiance à personne. Elles ne reposent pas sur des assises socio-historiques solides. Le peuple ne les considère pas comme le résultat d'un long processus de transformation. Aucune « chaleur de la vie et de l'amour » n'émane d'elles. Baroka estime qu'entre le créateur et l'objet de création doit se développer un courant de sympathie. L'artiste aime et respecte son œuvre qui porte un cachet particulier. Il humanise l'art. Et l'objet d'art n'est pas encore tout à fait satisfaisant. Son auteur ne se lassera pas de le perfectionner. Baroka exprime cette idée lorsqu'il

parle de la machine à fabriquer le timbre-poste.

« Ouvrage des forgerons du Palais, ma chère, exécuté dans le plus grand secret. Tout n'y marche pas bien encore, mais j'en découvrirai la cause... » (20)

Les transformations sociales sont lentes à réaliser. Elles exigent qu'on leur porte une attention soutenue. Elles obéissent à des forces internes. La méconnaissance de ces dernières conduit inévitablement à un échec. Baroka ne souhaite pas être balayé par la prochaine tempête. Il tire sagement les enseignements du passage de Lakounlé à Iloujinlé. Il se rend parfaitement compte que les valeurs occidentales se sont fortement implantées en Afrique. Il n'a plus assez de ressources pour les repousser.

La tradition et le modernisme doivent s'enrichir mutuellement. Il dit bien qu'il faut que l'instituteur et lui s'instruisent l'un l'autre. La culture africaine ancienne a besoin des données de la science et de la technologie modernes si elle ne veut pas périr de sa belle mort. Mais il sait que toute valeur est perfectible. Baroka, l'ultra-réactionnaire devient réformateur. Il prône l'intégration des valeurs. Il souhaite qu'un échange culturel loyal s'instaure entre les deux civilisations. Baroka envisage l'avenir de l'Afrique en ces termes :

« Le vieux doit s'épanouir dans le neuf, Sidi, ne pas s'aveugler et se sentir stupidement à l'écart... le vieux vin s'améliore davantage dans une bouteille neuve. » (21).

La tradition sort victorieuse de cette lutte. Mais elle vient de traverser une dure épreuve. Elle a été maltraitée, bafouée et a perdu de son prestige ancien. Sa position est chancelante quel que soit son triomphe du moment. Il est clair que Soyinka exprime ici un sentiment complexe et fort significatif. Bien que l'action de ses pièces se déroule en Afrique, et surtout en milieu rural, Soyinka est toujours resté objectif dans sa peinture des scènes de la vie traditionnelle et n'oublie pas la présence massive du modernisme au seuil même des cases de nos paysans. Son œuvre est une fenêtre ouverte sur l'Occident. Elle s'engage, toute entière, dans une

(18) *Ibid* p. 17

(19) *Ibid* p. 63

(20) *Ibid* p. 61
(21) *Ibid* p. 64

optique réaliste. Le temps n'est plus aux rêves. Il faut regarder la réalité en face. Et dans cette Afrique nouvelle, l'ère des conflits de civilisation est bel et bien révolue. L'Afrique de demain doit s'ouvrir aux valeurs de l'Occident mais non sans discernement. L'intégration des valeurs ou la synthèse des cultures se fera d'une manière sélective. La nouvelle culture africaine sera virile, car elle apparaîtra comme la composante des éléments sains des cultures traditionnelles et occidentales.

Christophe DAILLY

*Directeur de l'Institut
de Littérature et d'Esthétique
Négro-africaines.*

dieu d'eau

entretiens avec
Ogotemmeli

*Marcel Griaule, Fayard, 1966
(date d'impression : 1975)*

La première impression de ce livre date de 1948. La troisième vient de sortir. En termes très économiques, il y a donc une demande pour ce livre inaccoutumé où un Blanc est face à un vieil aveugle dogon, Ogotemmeli. Il dévoile au premier son savoir sur les hommes des falaises de Bandiagara.

L'étude ethnologique des Dogon a ceci de particulier qu'elle fut poursuivie — et l'est encore — pendant un long temps et par une équipe. Le premier séjour de celui qui devait devenir un maître de l'ethnologie, Marcel Griaule, eut lieu en 1931. Le

départ de cette grande aventure scientifique fut le spectacle rituel des funérailles d'un chasseur. Il s'ensuivit des étapes de plusieurs mois d'études. La guerre y mit fin. Elles reprirent en 1946.

Il faut replacer **Dieu d'eau** à sa date de parution, 1948. Marcel Griaule enseignait l'ethnologie à la Sorbonne. Ses élèves — dont nous étions alors — écoutaient sa parole avec une attention particulière. C'était la chaleur humaine du travail de terrain qu'il leur communiquait, mais toujours au sein d'une réflexion ouverte et libre, un élan vers l'autre et l'ailleurs dont certains d'entre nous devaient par la suite faire l'expérience. Les critiques actuelles lancées contre l'ethnologie ont parfois quelque chose de malsain et d'injuste en ne voyant que le terrain d'origine coloniale où elle est née, car elles annulent ce mouvement de recherche qui va en direction de l'autre radicalement différent, et qui fait de cette différence l'aiguillon de la compréhension et de la sympathie. Il ne s'agissait pas de chercher l'autre pour le maintenir dans sa différence, mais pour y déceler son propre témoignage anthropologique.

Nous le comprîmes mieux personnellement quand, résidant en Guinée, nous entendîmes, non sans surprise au début, la critique émanant de la société coloniale : celle-ci sentait en effet clairement que le livre de Marcel Griaule avait une valeur de contestation, car il conférait à des nègres un témoignage dont le contenu et la qualité n'étaient conférés jusqu'ici qu'à des aspects de la civilisation européenne. Ce qu'en disait Marcel Griaule devait s'avérer hautement significatif car, par la suite, peu à peu, on vit s'affirmer l'identité d'une civilisation de la Parole. Il est nécessaire de bien saisir ce principe de la civilisation africaine ; il n'est pas qu'une affaire de « tradition », il est également actuel, non seulement dans la mesure où la tradition est réactualisée dans un présent, mais aussi dans la mesure où l'importance de la parole et l'intelligence de la mémorisation rendent compte d'attitudes et de comportements actuels. **Dieu d'eau**, né à l'écoute quotidienne et répétée des hommes, et non d'une spéculation philosophique plus ou moins démagogique et mystificatrice, a beaucoup fait pour rompre

cette idée partielle de la hiérarchie des cultures. L'établissement d'échelles de valeurs est devenu un vain travail. Ce qui compte aujourd'hui est de discerner le propre d'une culture et le dynamisme de son insertion dans le présent et de sa réponse aux interrogations de l'actualité.

Nous pensons qu'il fallait s'attarder sur le sens de ce livre.

C'est volontairement que Marcel Griaule ne l'a pas écrit selon le style de l'exposé scientifique. Le désir de son auteur était de « mettre sous les yeux d'un public non spécialiste et sans l'appareil scientifique habituel un travail que l'usage réserve aux seuls érudits ». Le but était de donner aux conceptions dogon une diffusion large, comparable à celle des mythologies antiques.

« Enfin une tunique brune apparut, tirée aux coutures, effrangée par l'usage comme un drapeau des guerres d'autrefois ; puis une tête se courba sous l'architrave et l'homme se redressa de toute sa taille, tournant sa face indescrivable vers l'étranger :

— Salut à ceux qui ont soif ! dit-il. Les lèvres épaisses parlaient la plus pure langue de Sanga. On ne voyait qu'elles. Elles seules vivaient. Le reste était comme replié, d'autant que dès les premiers mots, la tête s'était penchée vers la terre. Les joues, les pommettes, le front, les paupières n'étaient qu'un seul et même ravage ; ils étaient plissés de cent rides qui leur donnaient un rictus douloureux, comme d'un visage inondé d'une trop grande lumière ou qui recevrait continuellement une grêle de pierres. Ils étaient sous le coup d'une décharge à bout portant et les yeux étaient morts.

Comme les deux visiteurs venaient du dehors et qu'ils étaient censés avoir travaillé à la chaleur, l'homme, appuyé sur son bâton, leur dit enfin :

— Salut ! Salut de fatigue ! Salut de soleil ! » (p. 11-12).

Tel était cet homme qui permit que sa mémoire soit fixée par écrit sur la cosmogonie des Dogon, sur les racines des vieilles institutions humaines, sur le sens des objets de l'espace et des phases du temps, sur la justesse des paroles fécondantes et la toute-puissance du verbe.

Maurice Houis

le cinéma africain

des origines
à 1973

Paulin Soumanou Vieyra,
Présence Africaine, Paris, 1975

Les éditions « *Présence Africaine* » (1) ont publié récemment un gros livre de 444 pages intitulé « *Le cinéma africain, des origines à 1973* ». Son auteur, le Sénégalais Paulin Soumanou Vieyra, est aussi rédacteur en chef des actualités sénégalaises et réalisateur de plusieurs courts métrages comme « *Afrique sur Seine* » (qui en 1955 fut sans doute le premier film négro-africain de l'histoire du cinéma), « *Môl* », « *Une nation est née* », « *Lamb* », « *Écrit du Caire* », « *Sindiely* », « *N'Diangane* » et d'autres encore. Par ailleurs, Paulin Soumanou Vieyra a été le directeur de production de la plupart des longs métrages de son compatriote Ousmane Sembène.

C'est donc de l'intérieur qu'il raconte le cinéma africain à la naissance duquel il a assisté, pour ce qui concerne du moins le sud du Sahara. Son livre consiste en un vaste panorama de la situation et de la production cinématographiques dans presque tous les pays du continent. On peut regretter qu'il ne paraisse qu'en 1975 alors qu'il a pour l'essentiel été écrit en 1972 : les compléments d'information en bas de page ne parviennent pas toujours à actualiser le propos. On relève aussi un certain nombre d'erreurs dans l'orthographe des titres ou des noms, ainsi que diverses imprécisions. Mais on sait que les sources d'information sur les cinémas arabes et africains laissent encore beaucoup à désirer.

Nous avons rencontré Paulin Soumanou Vieyra. Il répond ici à nos questions.

(1) « *Présence Africaine* », 25 bis, rue des Ecoles, 75005 Paris.

*Depuis quand vous
intéressez-vous au
cinéma africain ?*

Depuis toujours ! Mais c'est d'abord la réalisation qui m'avait intéressée. C'est parce que je n'ai pas toujours réussi à tourner les films dont je rêvais que je me suis consacré à la critique, puis à l'histoire du cinéma africain. Voilà bientôt 25 ans !

*Vous aviez déjà publié
des livres auparavant...*

Oui, mon premier ouvrage sur le cinéma africain, dont le titre est « *Le cinéma et l'Afrique* », paru en 1970, consistait en la réunion en un volume, de critiques de films réalisés sur notre continent par des cinéastes occidentaux, de transcription de diverses tables rondes qui se sont tenues très tôt sur le cinéma africain et enfin de réflexions sur le destin de ce cinéma. Mon second ouvrage a été tout entier consacré à mon ami Sembène sous le titre « *Sembène Ousmane, cinéaste* ». J'y étudie à la fois l'œuvre et l'homme. Ce livre qui aborde les trois premiers longs métrages de Sembène (« *La noire de...* », « *Le mandat* » et « *Emitai* ») sera suivi par un autre qui fera le point sur les films à venir.

*Comment avez-vous
conçu « Le cinéma
africain des origines à
1973 » ?*

En fait, ce livre devrait être mon quatrième au lieu d'être mon troisième dans l'ordre chronologique de parution, car auparavant j'ai écrit aussi « *Le cinéma au Sénégal* » (qui va paraître bientôt). Pour ce qui est de celui dont il est ici question, voilà bien longtemps que j'y réfléchis. Il a pris forme en 1967. J'ai eu la chance d'être le contemporain du cinéma africain puisque j'ai assisté et même participé à sa naissance. J'ai suivi pratiquement tous les festivals de cinéma africain et tous ceux où l'on pouvait voir des films africains. Mes nombreux voyages à travers l'Afrique m'ont permis aussi de rencontrer la plupart des cinéastes du continent et de les connaître personnellement. Il m'a été ainsi possible de faire connaissance avec le contexte dans lequel ils travaillent. J'ai divisé mon livre en trois parties. La première consiste en une classification des films par pays d'ori-

gine et en des jugements critiques. La seconde est une somme de réflexions sur le cinéma africain : cinéma africain et technique, cinéma africain et doctrines, le problème des langues, l'organisation, les comédiens, le public, la critique et last but not least, la censure. Enfin la troisième partie comprend divers documents et statistiques, ainsi que la filmographie de chaque pays.

*Comment voyez-vous
pour votre part
l'évolution du cinéma
africain ?*

Sur le plan proprement thématique, je ne distingue pas vraiment de particularités nationales car dans chaque pays on retrouve plus ou moins les mêmes sujets de préoccupation. Par contre au niveau des auteurs, il me semble que le cinéma africain tend de plus en plus à se diviser en deux grandes directions : ceux qui font du cinéma commercial et ceux, réactionnaires ou progressistes d'ailleurs, qui font du cinéma politique. Cet engagement politique s'inscrit selon les cas dans une situation directement politique ou dans une situation, disons socio-culturelle. Il y a aussi l'amorce d'un cinéma de recherche qui se caractérise surtout par la quête d'une écriture qui soit réellement originale. Parmi les films qui caractérisent cette tendance, je citerais par exemple « *Muna Moto* » (« *L'enfant de l'autre* ») du Camerounais Dikongue Pipa, « *Lettre paysanne* » (« *Kaddu Beykat* ») de la Sénégalaise Safi Faye, « *El Chergui* » du Marocain Moumen Smihi ainsi que dans une certaine mesure des films qui leur sont antérieurs comme « *Touki-Bouki* » du Sénégalais Djibril Diop ou « *Le charbonnier* » de l'Algérien Mohamed Bouamari.

*Voyez-vous des
différences entre le
cinéma du nord du
Sahara et celui du sud ?*

En dehors du cinéma algérien, qui est le plus politisé de tous, je ne vois pas de différences fondamentales entre le cinéma du Maghreb et le cinéma sud-saharien. Ils partent tous deux des réalités socio-culturelles et selon la conscience idéologique de leurs auteurs ils débouchent sur un engagement politique ou au contraire bifurquent vers autre chose. D'une façon géné-

rale, il me semble que le cinéma africain souffre d'une carence de scénaristes : beaucoup de films démarrent de façon intéressante mais sombrent ensuite dans l'incohérence ou la banalité parce qu'ils n'ont pas été conçus de façon assez approfondie.

*Que pensez-vous du
cinéma de votre pays :
le Sénégal ?*

Le cinéma sénégalais est actuellement confronté à des problèmes financiers. Son organisation aussi est à revoir. Les cinéastes sénégalais continuent de penser qu'il faut nationaliser le cinéma au Sénégal. En effet les sociétés d'économie mixte n'ont pas apporté les solutions attendues. Ils ne voient pas pourquoi, d'autre part, on a cru devoir créer plusieurs sociétés : la société de production veut faire aussi de la distribution, la société de distribution veut faire aussi de l'exploitation, etc. Il y a en outre un bureau national et le service des actualités. Trois ministères au Sénégal s'occupent du cinéma : le ministère de la culture, le ministère des finances et le ministère de l'information : c'est beaucoup. Actuellement, il n'y a toujours pas de programme de production : les films se font au petit bonheur la chance, comme au temps du « mégotage » si souvent dénoncé par Sembène...

*Propos recueillis
par Guy HENNEBELLE*

(Extrait de Afrique-Asie, N° 96)

les grands problèmes de l'éducation dans le monde

Jean Thomas, BIE : Études et enquêtes d'éducation comparée, Les presses de l'Unesco, Presses universitaires de France, Paris, 1975.

Nous rendons compte aujourd'hui pour nos lecteurs de cet « Essai d'analyse et de synthèse », sous-titre bien modeste pour un ouvrage qui, certes, dans un nombre réduit de pages, nous donne un tableau très complet des problèmes actuels de l'éducation dans le monde dans ses différents secteurs.

Jean Thomas, Président de la Commission Nationale Française pour l'Unesco, s'est fondé, et il en fait état, sur les travaux de conférences internationales et régionales organisées par l'Unesco ou d'autres organisations au cours des deux ou trois dernières années, ainsi que sur les conclusions de certaines réunions plus spécialisées.

Son objectif, il l'annonce lui-même dans son avant-propos : « Relever pour une période donnée, les grandes questions que l'éducation pose aux différents Etats du monde, discerner à travers les réformes récentes, les principales tendances qui se font jour ».

Dans une articulation très logique, l'auteur donne tout d'abord une étude descriptive de « l'éducation en mouvement », soit les réformes partielles ou globales, naissantes ou poursuivies sur les différents continents pour répondre aux mutations des sociétés, notant la diversité des formes, leur méthodologie, la persistance des problèmes et au passage, le fait que l'on assiste à un véritable croisement dans les processus de transformation, les pays les plus centralisés allant vers la décentralisation, alors que les pays décentralisés se tourneraient vers un renforcement de l'autorité nationale ou fédérale.

Après cette introduction, Jean Thomas étudie trois secteurs où des problèmes se posent avec acuité dans les rapports de l'enseignement avec les propositions de débouchés et d'emploi : l'enseignement secondaire, l'enseignement supérieur, l'éducation des adultes : formation professionnelle et formation permanente.

Il consacre ensuite trois chapitres au rapport de la Commission Internationale sur le développement de l'éducation, présidée par M. Edgar Faure et paru en 1972 sous le titre **Apprendre à être**. Cet ouvrage a eu un retentissement considérable et a fait l'objet de nombreux débats. Jean Thomas analyse en termes clairs les « stratégies d'alternative » et « les problématiques de changement » qui y sont étudiées. Il regrette que, sans doute par manque de temps, la commission se soit bornée à « tracer des orientations et fournir des suggestions alors que (...) on aimerait en savoir davantage sur les « réseaux de changement, susceptibles de produire des effets

de multiplication et de résonance ; on voudrait surtout être mieux informé sur les méthodes propres à comprimer les coûts sans nuire à la qualité de l'éducation ».

Il évoque la nature même de l'innovation qui n'est pas nécessairement impliquée dans le changement. Il retient la définition trouvée dans une étude menée sous les auspices de l'OCDE : « toute tentative visant consciemment et délibérément à introduire dans le système d'enseignement un changement dans le but d'améliorer le système ». Il fait remarquer que c'est du modèle industriel que s'inspirent la plupart des études consacrées aux Etats-Unis, au processus de l'innovation. Cette méthode a été heureusement mise en cause en matière d'éducation, excepté dans son schéma de base « recherche-développement », tout particulièrement par les experts de l'OCDE. Toutefois, Jean Thomas fait le constat à regret que la recherche fondamentale, et l'on peut prendre des travaux universellement connus comme ceux de Piaget, n'a bien souvent que peu de portée sur l'orientation des réformes.

La résistance à l'innovation, le problème des enseignants vis-à-vis de celle-ci, son transfert et un programme international concernant les innovations sont tour à tour étudiées. Quant à la coopération internationale, il est généralement admis que la coopération en matière d'éducation et en matière d'aide internationale traversent en ce moment une crise parallèle. Après une relation positive de quelques initiatives heureuses, telle l'Université des Nations-Unies, Jean Thomas conclut qu'il est bien difficile d'apprécier et de peser les avantages et inconvénients respectifs des aides bilatérales et multilatérales. Les grosses difficultés demeurent des difficultés d'ordre psychologique et d'erreurs de diagnostic d'une part, des problèmes de coordination ou relevant de la diversité des options politiques des pays du Tiers monde concernés d'autre part. Pour corriger ces erreurs que fait apercevoir un recul de quinze années, se discerne de plus en plus **une stratégie globale du développement** : « attitude assurément réaliste et qu'on ne peut qu'approuver, mais qui implique des changements profonds dans les objectifs, les

modalités et les conditions concrètes de la coopération internationale ». Ce qui est en cause maintenant, en fait, ce ne sera plus les objectifs ou les moyens que l'on a pu largement et utilement critiquer de façon positive mais « la répugnance que les Etats semblent éprouver à suivre les chemins de la solidarité ».

Sous un petit volume, l'ouvrage de Jean Thomas présente une étude extrêmement complète, précise où l'on peut apprécier la façon dont une très abondante documentation a été dominée. Le style en est particulièrement clair et agréable. Il est accompagné d'une bibliographie. Nous sommes persuadés qu'il présente un grand intérêt non seulement pour les experts internationaux mais pour tous ceux que préoccupent les problèmes d'éducation et en particulier ceux du Tiers monde et de la relation entre éducation et développement.

Denyse de SAIVRE

mathématiques

Nous signalons dans le n° 32 de la Revue Française de Pédagogie (1) (juillet-août-septembre 1975) deux très intéressants articles, l'un sur « Initiation mathématiques et épreuves opératoires », l'autre sur les « stades de développement et enseignement de la mathématique » qui doivent naturellement intéresser en priorité les professeurs de mathématiques, mais aussi tous les enseignants qui cherchent à progresser dans l'étude de la psychologie cognitive de l'enfant au niveau élémentaire.

• Le premier article de Colette Hug et François Longeot relate une enquête effectuée sur un échantillon de 84 filles de 8 à 12 ans, élèves d'une école primaire de la banlieue de Grenoble, réparties en quatre classes : deux CE 2 et deux CM 1.

L'hypothèse de départ était la suivante : « Le développement de la pensée logique, repéré par l'accès aux stades opératoires successifs,

n'est-il pas accéléré ou tout au moins modifié chez les enfants qui reçoivent cette formation mathématique ». Mais étant donné les difficultés s'attachant tant à la définition de la formation mathématique, à celle des stades, qu'à l'ampleur d'un dispositif expérimental, le but de la recherche fut ramené à des proportions plus modestes : « déterminer si l'entraînement à une structure mathématique donnée avait une influence sur des épreuves psychologiques portant sur des opérations intellectuelles faisant appel à cette structure et, parallèlement, sur l'accès au stade opératoire correspondant à ces épreuves ».

Les épreuves choisies furent celles du groupe de Klein et du produit cartésien (coordination de couples et chiffres, intersection).

• Le deuxième article de J. Pelnard, Considéré, J. Levasseur, M.-T. Teigo, insiste dans son introduction sur le statut ambigu de l'activité mathématique en classe : « elle se veut occasion privilégiée dans la construction par l'enfant lui-même des cadres logiques où s'inscrit sa pensée, et elle propose un certain nombre de notions nouvelles qui forment le « programme ». C'est dans cette articulation, aux différents niveaux auxquels se situent les élèves d'une même classe que cette étude essaye d'exposer le contraste entre la pédagogie traditionnelle des mathématiques et la pédagogie rénovée.

Deux échantillons comprenant environ chacun 200 élèves de cours moyen 2e année ont été choisis et à partir de ces deux échantillons initiaux, on a effectué une extraction au hasard qui a permis de constituer 2 groupes de 186 enfants équivalents quant à la répartition des sexes et des différents statuts socio-économiques des familles.

On a soumis ces enfants à une épreuve d'intelligence générale et à « trois des épreuves psychogénétiques créées par Longeot (1962-1967), épreuves par lesquelles il a proposé une approche différentielle de la classification des enfants selon leur niveau opératoire.

Les résultats sont étudiés en fonction des effets de différence des stades de développement, de la pédagogie employée puis, des interactions dues à ces deux sources de variation.

Le manque de place nous empêche d'entrer dans l'analyse des résultats. Il n'est du reste pas souhaitable de les condenser ici car une explication écourtée pourrait entraîner des erreurs d'interprétation. Nous tenons au contraire à engager nos lecteurs à lire ces articles qui posent avec beaucoup de probité intellectuelle des questions qui ont été, ces dernières années, passionnément débattues.

D.S.

LIBRES PROPOS

le chic Ambi

C'est un fait devenu banal : on le sait, les jeunes Africaines emploient des produits qui leur permettent de paraître plus claires, et pour tout dire métisses ! Et elles sont de plus en plus nombreuses à le faire. Tel pays peut bien interdire la vente sur son territoire de ces produits venus du Nigéria, de Londres ou des États-Unis, tel commentateur peut bien stigmatiser ou ridiculiser leur emploi au nom de l'authenticité, c'est peine perdue ! A coups de Lustra, d'Ambi ou autres Bleach and Glow 'littéralement : blanchissez et rayonnez !), que l'on trouve au marché ou dans l'incroyable assortiment des charrettes des petits marchands ambulants, les filles s'évertuent, au risque de se brûler, à vouloir changer la couleur de leur peau.

En vérité, ils sont bien naïfs, ceux qui critiquent ces jeunes femmes. Car, comme en Occident les fées

(1) I.N.R.D.P., 29, rue d'Ulm - Paris Cedex 05.